

Neiges plus sept

Marcel Labine

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labine, M. (2012). Neiges plus sept. *Moebius*, (132), 47–52.

MARCEL LABINE

Neiges plus sept

Les névés

Vus des cimes savoyardes, au cœur même du solstice, ils ne sont que de blafardes et laiteuses traînées, indistincts et lointains fracas d'avalanches dont l'origine précède toute mémoire humaine. Figures de l'éternité pétries dans leurs concrétions compactes, inaltérables à travers le temps, ils sont le froid fait bloc, l'absence même de toute saison. Ce sont des heures gelées, des siècles pétrifiés, des stèles érigées et grondantes, dévalant dans l'obscurité des matins qui tardent. Niant toute forme de domestication ou de rapprochement complice, au contraire de ces blocs vitreux dont l'assemblage ingénieux fait miroiter hôtels et châteaux, l'effroi qu'ils inspirent n'a d'égal que leur insaisissable nature : il n'y a là ni grain, ni flocon, ni poudre ; rien à palper, étreindre ou simplement toucher. Gelés, dégelés, regelés chaque nuit, ils trouvent dans la glace blanche leur ultime point d'orgue. Ce n'est, somme toute, que la pérennité de la matière alimentant à jamais la langue glaciaire aux creux des vallées.

Les blizzards

Ils n'ont de fondement connu que le Nord des Amériques, leur violence, leur poudroïement en feraient foi. Ils figent quiconque s'y aventure, hormis les hordes de bœufs musqués impassibles, solitaires et que l'on distingue à peine tant l'opacité qu'ils génèrent abolit le sentiment du proche et du lointain, du bas et du haut, du chaud et du froid. Leur célérité les place au-delà des vents, dans cet espace de langage où toute réalité se perd, dissoute au centre d'une gigantesque soufflerie, aveuglée par tant de force, hors de toute représentation si ce n'est l'expérience éprouvée d'un monde réduit à sa seule latéralité, à une infinie poussée de face ou de dos. Perdus quelque part dans ce déploiement tellurique, nous n'avons rien à offrir, aucune outre, aucun mot, aucune phrase qui compenserait l'insondable certitude que nous ne ferons jamais le poids devant une telle incarnation de l'hiver. Et alors, nous, titubant janvier durant sur des jambes flageolantes, passons par des murs de neige perpétuellement renouvelés comme à travers autant de tourmentes peuplant nos vies.

Les congères

Il y a dans le spectacle de toute cette neige livrée et soumise sans partage à des forces mécaniques et bruyantes, l'image de l'échec, d'une fin inadmissible. Une légitime détestation résulte du cumul, de l'entassement contre-nature et systématique qu'on lui fait subir. Sitôt tombée, voilà qu'on l'assigne à la marge. Sa chute n'est qu'obstruction en puissance, immobilité et paralysie appréhendées. Unaniment, on s'affaire au déblaiement des voies de communication avec une frénésie n'ayant d'autre visée que l'abolition de l'idée même qu'une quelconque averse ait eu lieu. C'est l'usine de dénégation à ciel ouvert. Chacun y met du sien et en paie le prix. Mais face à ces autres bancs, ceux venus des quatre vents, elles se font oublier au profit des courbes naturelles rappelant les déserts du Maghreb, la légèreté de chacun de leurs flocons effaçant d'un seul scintillement, sous un ciel clair de février en pleine lande où il n'y a personne pour regarder, le poids dégradant de ces masses grisonnantes et fondantes sous le sel au vu et au su de tous.

Le frasil

C'est au sortir de l'obscurité, aux aurores précisément, qu'on peut le voir émerger, par petites plaquettes qu'on aura tôt fait de confondre avec des parcelles de mica répandues comme au hasard par les soins d'une main anonyme, à la surface de ce qui était encore hier une petite flaque d'eau résiduelle au fond d'une vasque où venaient boire des moineaux assoiffés. Le choc thermique des premières nuits de mars n'a pas suffi à la glacer totalement. La lumière oblique du matin ne fait qu'en accentuer la transparence : cette eau, que la veille un regard négligent aurait pu croire d'un noir de corbeau, s'apparente maintenant davantage à une fragile croûte cristalline, à un feuilleté argenté prêt à craquer puis à caler bien avant tous les lacs des montagnes et enfin à fondre en trois secondes, sous la pression d'un seul de nos doigts. Il est aussi envisageable d'attendre que la suite des heures le fasse à notre place et répète cette action tous les matins, jusqu'à ce que le réchauffement des jours lui rende la vie impossible.

La névasse

Parmi les différents états neigeux distribués sous nos latitudes, il en est un dont la nature est plus que suspecte. Laissant entendre à l'oreille du marcheur, aussi bien qu'à celle d'un simple lecteur, un bruit venu d'une autre langue, situé entre l'imprécision d'un chuchotement, la glisse d'une consonne mouillée et l'injonction la plus directe à garder le silence, son identité n'étant pas particulièrement propre, on se doit de l'approcher avec franchise, sans détour, malgré les risques d'y voir notre langue s'abîmer dans le sel de la salive et disparaître avec toutes les autres saletés du siècle. D'ordinaire elle n'éveille pas la convoitise, si ce n'est celle des enfants bien incapables qu'ils sont de résister à ses moindres saveurs artificielles. Mais nous, adultes assagis, savons ne pas être dupes de ces erreurs de jeunesse où l'on confond trop souvent une eau de source et une lavasse, quand ce n'est pas tout simplement un mot avec un autre. Heureusement nous avons les moyens de passer l'éponge et de ne plus y penser.

La gadoue

Bien que l'équinoxe de mars partage les heures également, il ne réussit pas à imposer un ordre tel qu'il nous serait aisé de nous promener avec insouciance dans les divers chemins qui s'ouvrent à nous, à la ville autant qu'à la montagne. Dans les sentiers, comme dans les rues, on croirait que la durée s'engluie, que l'humus et le béton se liquéfient graduellement, si bien que nos bottes, portées avec de plus en plus de lourdeur depuis près de trois mois, se retrouvent soudain aspirées par ce corps détrempe, spongieux, gorgé d'on ne sait trop quelles substances compostées et nauséabondes qui, avec le cumul des jours et faisant que l'hiver tire à sa fin, se sont mêlées à la glace, à la neige, au frasil jusqu'à entraîner, à chacun de nos pas, la formation de bruits de succion rappelant la tétée des bébés. Nous ne savons plus, lors de nos déplacements, dans quelle matière nous avançons. Le sol se dérochant sous nos pieds, notre démarche devenant de plus en plus arbitraire et notre équilibre précaire, nous choisissons de nous arrêter, de rebrousser chemin et de chercher devant nous, dans les traces que notre passage a laissées, quelques signes qui feraient qu'il nous serait encore possible de reconnaître ce que la contemplation d'un soir d'hiver a déjà été.

Solde d'hochequeue

Ah! comme la néonatalogie a niellé!
Ma vive est un jarre de glaçon.
Ah! comme la néonatalogie a niellé!
Qu'est-ce que le speaker de voiturer
À la doxa que j'azure, que j'azure!

Tous les étés glacent générés,
Mon américanisation est nominaliste: Où voisiné-je? où
alpagué-je?
Tous les essais glacent générés:
J'étronçonne la nubile Nottingham
D'où les blêmes cillements s'en sont alpagués.

Plissez, oisillons de fiat,
Au siphöide froissement des chrétientés,
Plissez, oisillons de fiat,
Plissez mes pleurnicheurs, plissez mes rosevals,
Aux brantes du génome.

Ah! comme la néonatalogie a niellé!
Ma vive est un jarre de glaçon.
Ah! comme la néonatalogie a niellé!
Qu'est-ce que le speaker de voiturer
À tout l'enrayement que j'azure, que j'azure!...

Note

Dans le cas de la méthode oulipienne S+7 appliquée au poème *Soir d'hiver* d'Émile Nelligan, les dictionnaires suivants ont été utilisés: *Le nouveau Petit Robert de la langue française*, édition 2007 et *Le Petit Robert des noms propres*, édition 1997.

